



DELAPLACE Grégory, 2024, *La voix des fantômes. Quand débordent les morts*. Paris, Seuil, 272 p.

Qu'est-ce qui différencie les fantômes des ancêtres ? En quoi les fantômes ne sont-ils pas des morts comme les autres ? L'anthropologue Grégory Delaplace, directeur d'études à l'École pratique des hautes études à Paris, s'intéresse à ces morts particuliers à travers leur *place* « au sens littéral et géographique, bien sûr, mais aussi social, affectif, ou culturel » (p. 22). À partir d'une pluralité d'exemples ethnographiques issus des enquêtes de l'auteur (en Mongolie et dans les archives britanniques, notamment [Delaplace 2021]) aussi bien que de celles empruntées à d'autres anthropologues dans des contextes variés (en Colombie, au Vietnam, dans la Chine impériale ou encore la chrétienté médiévale), il est question des « placements » des morts tout au long du texte.

Grégory Delaplace n'est pas le premier à explorer la vie sociale des morts et fait d'ailleurs honneur à la littérature sur le sujet. L'anthropologie de l'invisible qu'il propose décortique les relations instables avec ces êtres qui se dérobent à la qualification, génèrent parfois de l'inquiétude, et dont l'auteur constate la prolifération. Les résistances récurrentes qu'ils suscitent remettent en question leur ontologie et montrent que la vie sociale des morts n'appartient pas qu'aux vivants.

Les représentations et les discours des vivants sur les morts en font un objet foisonnant, mais l'originalité de l'ouvrage repose sur le fait de donner à voir les morts comme véritables sujets et non plus seulement comme objets. La subjectivation implique des caractéristiques ontologiques propres et des possibilités d'action multiples. Il s'agit alors de saisir leurs émotions singulières, leur voix, leur place au-delà de celles dans laquelle les vivants les installent.

La première partie de l'ouvrage (chapitres 1 et 2) présente les stratégies des vivants pour « éduquer » les morts, consistant à leur apprendre à tenir leur rôle et à se maintenir à leur place. Les rites funéraires sont les premiers outils de cette éducation, par des traitements variés (tels que les doubles obsèques ou les pratiques anthropophagiques) comme autant de façons de travailler la mémoire et surtout l'oubli. L'auteur soutient en effet l'idée que les dispositifs rituels autour du funéraire participent activement, certes à des formes de remémoration en installant certains morts comme des interlocuteurs d'un nouveau type, mais contribuent surtout au processus d'oubli des autres défunts. Ainsi, d'un point de vue anthropologique, les protocoles de démemoration des morts priment sur les processus de mémoration, les seconds participant des premiers.

La suite de l'ouvrage (chapitres 3 et 4) relate les diverses voies par lesquelles les morts résistent, ou rompent ce « pacte funéraire » (p. 133), et subvertissent l'ordre attendu. Plusieurs entités parcourent l'ouvrage : morts, revenants, esprits, ancêtres, fantômes, etc. Ces derniers représentent spécifiquement les morts qui dévient de la place à laquelle les vivants tentent de les assigner, ceux qui « ne se laissent pas remémorer ou démemorer comme les vivants

le souhaiteraient » (p. 33). C'est en ce sens donc qu'ils *débordent* de la place pensée pour eux. Ces « débordements », selon l'intitulé du troisième chapitre, apparaissent comme une modalité d'existence caractéristique de ces êtres « métapersonnels » (notons que l'auteur ne réinvestit pas le concept, proposé par Marshall Sahlins (2017), de « métapersonne » dont il est pourtant familier). Ils se manifestent par une tessiture de voix dissonante, une apparence inattendue ou une agentivité particulière.

L'un des intermèdes de l'ouvrage met en avant l'étude de « photographies spirites », affaire montante et relativement courante aux débuts de la photographie, de quelques médiums photographes qui font circuler ces daguerréotypes autour des années 1870 (Charuty 1999). L'auteur dévoile sa sensibilité à travers la photographie d'une femme défunte, qu'on croirait vivante sans la présence d'un indice au premier plan de la photo : un bouquet de fleurs déposé entre ses mains.

L'ouvrage, donc, traite de ce que les morts sont et font au-delà des vivants, à travers leur capacité subjective propre. Ces modalités spécifiques d'existence varient selon le contexte socio-culturel, cosmologique et historique. La multitude de formes recouvre tout de même une certaine unité par des similarités dans l'expérience. L'appareil critique très complet en double regard grâce à la bibliographie en fin d'ouvrage, et le commentaire en bas de page accompagne agréablement et rigoureusement la lecture, en particulier dans la première moitié du texte.

En guise de conclusion, Delaplace ouvre une discussion sur les sépultures et les placements funéraires des premiers temps de l'humanité. Dans un dialogue avec les sciences archéologiques, comme l'ont fait d'autres auteurs (Graeber et Wengrow 2021), on peut regretter que les interprétations finales replacent quelque peu les morts dans une forme d'inertie qui détonne avec le reste de l'ouvrage.

Références

- CHARUTY G., 1999, « La boîte aux ancêtres », *Terrain*, 33 : 57-80.
- DELAPLACE G., 2021, *Les intelligences particulières. Enquête dans les maisons hantées*. Bruxelles, Vues de l'esprit.
- GRAEBER D. et D. WENGROW, *Au commencement était. Une nouvelle histoire de l'humanité*, Élise Roy (trad.). Paris, Les Liens qui libèrent.
- SAHLINS M., 2017, « The Original Political Society », *Hau*, 7, 2 : 91-128.

Clara Boutet
 Institut d'ethnologie, Faculté des sciences sociales
 Université de Strasbourg, Strasbourg, France

GENSBURGER Sarah, 2023, *Qui pose les questions mémorielles ?* Paris, CNRS Éditions, 328 p.

En couverture du dernier ouvrage de Sarah Gensburger figure une photo du monument l'« Anneau de la mémoire de Notre-Dame-de-Lorette », l'un des hauts lieux de la mémoire nationale française commémorant la Première Guerre mondiale. On y observe une voie dallée bornée d'immenses panneaux où figurent des centaines de milliers de noms de soldats tombés lors de la Grande Guerre. Le cliché, pris à taille humaine comme si l'on s'y promenait, esquisse un itinéraire balisé qui se courbe et fuit vers l'avant, telle une invitation pour le lecteur à progresser au sein du monument... à moins qu'il s'agisse plutôt d'en sortir. Le titre, *Qui pose les questions mémorielles ?* nous renseigne alors sur le chemin que la sociologue et politiste Sarah Gensburger nous propose ici d'emprunter : celui des coulisses des initiatives mémorielles, au plus près des acteurs qui parlent, agissent et dessinent les contours d'un domaine d'action politique rattaché à la mémoire et aux commémorations.

L'ouvrage est consacré aux liens complexes qui unissent État, société et mémoire dans le cas français. À partir d'une enquête multi-située, diachronique et multiscale, l'auteure étudie la mise en œuvre de politiques publiques axées sur la thématique mémorielle entre 2007 et 2017. L'objectif principal de la sociologue est de prendre à rebours le présupposé martelé à l'envi par les discours politiques — mais aussi scientifiques — et présentant l'État comme un « simple acteur en réaction » (p. 11) à une demande de mémoire émanant de différents groupes sociaux. L'autre voie ouverte ici par Sarah Gensburger est de placer l'État au cœur de l'analyse du phénomène mémoriel « en action », soit d'examiner les « manières concrètes dont les administrations et les gouvernements mettent en œuvre des politiques publiques dans ce domaine » (p. 12). La démonstration vise à inverser la *doxa* plaçant l'origine des « questions mémorielles » au sein de communautés en concurrence sur le sens à donner au passé, vers un ensemble d'acteurs institutionnels pour qui la mémoire est avant tout un « créneau » à investir pour légitimer des actions liées à l'organisation interne de l'État et à sa gestion de l'ordre social. L'auteure montre ainsi en quoi les politiques de mémoire relèvent davantage du domaine de la « gouvernance » que de celui de la « connaissance » : « Il ne s'agit pas de faire savoir, mais d'orienter les rapports sociaux entre gouvernants et gouvernés » (p. 70).

L'analyse se fonde sur trois méthodes : des ethnographies, un travail de dépouillement d'archives et l'examen de données macrosociologiques. Les cinq chapitres de l'ouvrage intercalent différents niveaux d'observation : l'État central (I ; II), les pouvoirs locaux (III ; IV) et les publics (V). C'est grâce à cette variation d'échelle que sont mis au jour les liens entre les actions mémorielles et les transformations structurelles de l'État français contemporain (démilitarisation, dénationalisation, tension entre État-nation et État multiculturel, etc.). À la fin de l'ouvrage, l'auteure appelle de ses vœux un programme de recherche axé sur l'attention au caractère transnational et globalisé de la mémoire. C'est alors à ce dernier moment — et c'est là peut-être un regret qui peut être ressenti lors de la lecture, alors même que la « mémoire » et l'« État » font l'objet d'un cadrage définitionnel serré dès l'introduction — qu'apparaît pour la première fois explicitement ce que l'auteure entend par « régime mémoriel », soit « [l']agrégation de variables qui permet de comprendre le type d'articulation entre État, mémoire et société » (p. 267). Les dernières pages font état de ces « variables » que l'enquête a mises au jour et de l'apport du cas étudié pour la systématisation d'une « typologie des régimes mémoriels » permettant des études comparatives ultérieures.

Le renouveau impulsé ici dans le large spectre de la littérature sur les liens entre mémoire et politique est à trouver du côté de la formulation d'interrogations qui normalisent l'objet « mémoire » et le dépouille de sa chape d'efficacité symbolique et de prescription normative. On notera par ailleurs que Sarah Gensburger est également l'auteure de deux autres ouvrages collectifs récents qui manifestent ce goût pour la remise en question de la thématique mémorielle (Gensburger et Lefranc 2017 ; 2023). Les analyses originales qui en découlent soulignent l'importance de prendre à bras le corps des questions faussement naïves sur les acteurs et les rouages sociaux qui encadrent les actions qualifiées de « mémorielles ». La lecture de cet ouvrage promet d'être stimulante pour les étudiants en sciences politiques ou en sciences sociales. L'écriture y est claire, didactique et le propos décline une quantité d'exemples de rigueur et de méthode. Le livre ne manquera pas de plaire également aux chercheurs s'intéressant au fait politique sous toutes ses formes, car il invite à rafraîchir les investigations sur les « us et abus » politiques de la mémoire dont les productions scientifiques elles-mêmes peuvent parfois sembler usées d'avoir trop servi. Les anthropologues apprécieront sans nul doute ce travail de décentrement appliqué à un phénomène social devenu en quelques décennies un lieu commun de ce que « faire société » à la française veut dire.

Références

GENSBURGER S. et S. LEFRANC (dir.), 2017, *À quoi servent les politiques de mémoire ?* Paris, Les Presses de SciencesPo.

—, 2023, *La mémoire collective en question(s)*. Paris, Presses universitaires de France.

Justine Biancotto
Laboratoire Interdisciplinaire Solidarités, Sociétés, Territoires
Centre d'anthropologie sociale
Université de Toulouse Jean Jaurès, Toulouse, France

ELLIOTT Denielle et Matthew J. WOLF-MEYER, 2023, *Naked Fieldnotes. A Rough Guide to Ethnographic Writing*. Minneapolis, University of Minnesota Press, 384 p.

Ce collectif rassemble 41 contributions. L'un des objectifs de *Naked Fieldnotes. A Rough Guide to Ethnographic Writing* est d'illustrer que les sensibilités des chercheurs et de la spécificité de leur projet de recherche marquent la rédaction des journaux de terrain (p. xi). L'ouvrage s'adresse prioritairement aux étudiants (p. x) et souhaite s'inscrire en critique aux manuels méthodologiques, qui ancreraient, affirme-t-on, la prise de notes ethnographiques dans une tradition de recherche objectivante et positiviste (p. xi). En ce sens, nous espérons un manuel critique, offrant des outils pluriels et réflexifs, peut-être même collaboratifs, de rédaction de notes ethnographiques, et ce, dans un langage clair et à la portée des étudiants préparant leurs premiers terrains.

L'organisation éditoriale de l'ouvrage fut notre première déception. Suivant les trois chapitres introductifs, les 38 contributions sont classées par ordre alphabétique des noms des auteurs et leurs titres réfèrent au contexte du terrain ethnographique et non pas à une spécificité de leurs approches et méthodes rédactionnelles. Les directeurs, Denielle Elliot et Matthew J. Wolf-Meyer, offrent certes quelques orientations de lectures — par continents, par thèmes de recherche ou par méthodologies d'observation et d'entrevues (p. xiv-xlvii). Or, ce que recherche avant tout le lecteur dans un ouvrage méthodologique, et encore plus un lecteur étudiant, ce sont des approches, des méthodes, ainsi que leurs apports et leurs limites, afin d'en entrevoir l'utilisation pour leurs propres travaux. Sans classification de ces approches et méthodes rédactionnelles, le lecteur doit parcourir les 38 contributions pour y retrouver, au hasard, comment prendre note des gestes de tisserandes (Alvarez Astacio, chapitre 2) ou de ceux des producteurs d'olives (Gutkowski, chapitre 18), comment utiliser des documents en support de prise de notes, et ce, du feuillet touristique (Criado, chapitre 9) aux cartes maritimes (Gendron, chapitre 16), comment décrire un repas entre amis (Bonanno, chapitre 6) ou une discussion entre membres de l'industrie pétrolière gérant un incendie majeur (Olson, chapitre 28), etc.

Le format vignette est également problématique. Chaque contribution résume rapidement, en environ deux pages, une expérience vécue lors d'un terrain ethnographique, et s'ensuit une courte reproduction de quelques notes, schémas, dessins ou retranscriptions de discussions issus du journal de terrain. Ces vignettes se terminent par une référence à une publication des résultats de recherche. Bien que le fait d'illustrer la prise de notes, la schématisation, la retranscription et en montrer les apports dans la construction des savoirs soit pertinent pédagogiquement, l'approche critique annoncée en introduction transparaît peu dans ces vignettes. En quoi ces méthodes rédactionnelles peuvent-elles être moins objectivantes que par le passé ? En quoi leurs usages sont-ils, aujourd'hui, plus critiques et expérientiels ? Ces réflexions méthodologiques et épistémologiques ne peuvent se tenir dans de si courtes vignettes. De plus, le format vignettes ne permet pas de saisir la durée de l'expérience qu'est la rédaction — et la relecture — d'un journal de terrain. Bien que le chapitre 7 de Boudreault-Fournier invoque la durée de la rédaction d'un journal de terrain par une photographie de ses 18 cahiers de notes remplis en 14 ans de terrain, une photographie en dit très peu de cette expérience d'écriture : de ses longueurs, de ses répétitions, de ses ratures, etc. Rien n'est dit non plus sur l'expérience de relecture d'un journal de terrain qui fait revivre les émotions, revisiter les lieux et revoir les visages. Comment notre compréhension se crée-t-elle et se transforme-t-elle par ces relectures ? Ici, nous semble-t-il, il y aurait eu place à une réflexion sur la singularité des expériences de rédaction — et de relecture — de nos journaux de terrain.

Que peut-on conclure de ce collectif ? Aux étudiants préparant leurs premiers terrains, il est prudent de rappeler que les anthropologues rédigent et conservent leurs journaux hors des regards, notamment par crainte d'usages indus des données qui y sont compilées (p. xiii-xviii). Il est également utile de leur offrir des illustrations de nos prises de notes, de nos schémas, de nos retranscriptions, que nous conservons, habituellement, loin des regards. En ce sens, la transparence des 41 contributions est notable. Bien que courtes, les vignettes illustrent bien les usages pluriels des méthodes de prise de notes et l'apport de nos journaux dans la construction de nos savoirs anthropologiques.

Or, l'expérience d'écriture d'un journal de terrain va bien au-delà de cette prise de notes. Il y a dans nos journaux un déplacement graduel de notre langue maternelle vers les langues et les expressions locales ; un déplacement mentionné dans le collectif, bien

que succinctement (Boudreault-Fournier, chapitre 7). Ce déplacement du langage, et par conséquent du regard, témoigne de l'expérience singulière d'apprendre à dire et à se dire autrement. Ainsi saisie, la rédaction d'un journal de terrain n'est donc pas qu'une description positiviste, voire objectivante, du quotidien en terrain. La rédaction d'un journal devient une mise en récit, une compréhension, qui se crée et se transforme au fil des rédactions et des relectures. Il y aurait eu là beaucoup à transmettre aux étudiants pour saisir l'importance de la rédaction — et de la relecture — de leurs journaux de terrain. Malheureusement, ce collectif ne parvient à révéler que peu de cette expérience d'écriture.

Karine St-Denis
École nationale des pompiers du Québec
Laval (Québec), Canada

**GONDRAN Valérie et Véronique DASSIÉ, 2023, *Les objets de mon père*.
Paris, Éditions d'une rive à l'autre, 84 p.**

L'étude de la culture matérielle a connu, dans les dernières années, une explosion académique imbriquant différentes approches théoriques des sciences sociales et humaines. À côté des recherches sur les collections et les inventaires, nous avons des histoires du goût et de l'esthétique, des études sur le magasinage et des discussions sur les possessions et les héritages dans la construction des identités sociales, familiales et de genre. Dans ce cadre, l'ouvrage de Valérie Gondran et Véronique Dassié, *Les objets de mon père*, s'insère dans cette vague d'approches sur l'agentivité de la culture matérielle et les relations complexes entre les humains et les « choses ».

Cet ouvrage est un essai photographique divisé en deux parties. Il s'ouvre sur une collection de 19 photographies prises par Valérie Gondran et ayant pour sujet des objets qui ont appartenu à son père, avec de courtes références à leur lieu de découverte ou de rangement. La photographie est directe, élégante, avec des objets posés sur fond blanc telle une collection muséographique, même si une échelle manque pour que l'image remplisse son rôle scientifique. Hélas, pour les comprendre, nous n'avons aucune information contextuelle, si ce n'est que le titre de l'ouvrage. Dans une deuxième partie, Véronique Dassié reprend les images avec un essai synthétique sur les approches anthropologiques qui ont abordé l'étude de la culture matérielle. Dans les mots de Gondran qui accompagnent les photographies, l'omniprésence des mots *dans* et *sur* renvoie à ce que Dassié situe dans une « topographie des objets d'affection domestiques » (p. 65) qui occupe à la fois un espace physique et mnémonique, réel et symbolique, aussi familier qu'étrange. Sur la base de son expertise à ce sujet (Dassié 2010), l'auteure nous emmène à travers un voyage ethnologique et historique de ces objets d'affection tels les reliques, les fétiches, les collections et le *symbolum*. Dassié met ici l'accent sur le rôle de la matérialité pour étudier les sociétés contemporaines, en privilégiant le biographique et l'intime associé aux objets et en insistant sur l'un de leurs aspects les plus puissants : que nous ne les remarquons que quelquefois. C'est ce que Daniel Miller (2009) appelle « l'humilité des objets », leur capacité d'influencer notre comportement

tout en conservant un statut négligeable, invisible ou sans importance. Dans son ensemble, bien que le texte et la photographie montrent deux formes narratives différentes s'adressant à des publics différents, tous les deux offrent, dans leur sobriété, un exercice de réflexion nécessaire à propos des deux registres d'analyse.

Tel que souligné par Dassié, il y a, à la croisée de l'histoire et de l'anthropologie, un champ fertile proposant un regard critique sur les héritages familiaux ; ces objets comme médiateurs du passé et du présent qui constituent des nœuds de vastes réseaux de relations sociales. Pourtant, les qualités matérielles du monde limitent toujours les interprétations qui peuvent être faites de ces choses. La question qui se pose n'est pas de savoir si les préoccupations de Marx concernant les marchandises, et celles de Mauss concernant les dons gardent ou ont perdu de leur relevance. La question ici est plutôt la suivante : comment la collecte des objets et leur mise en valeur par la photographie présupposent-elles une évaluation morale de leur valeur esthétique, commerciale ou scientifique et, donc, d'un système de valeurs donné ? Les photographies de Gondran invitent à une exploration de la subjectivité, de l'affection, des émotions et des relations filiales que nous établissons avec les choses. Loin d'être des canaux inertes du passé, les objets sont puissants précisément parce qu'ils sont vivants. Cette vitalité est un acte de pure magie qui se révèle dans la capacité des objets de tisser des liens à des passés révolus et de susciter un besoin, parfois presque obsessionnel, d'en prendre soin et de les sauvegarder pour l'avenir.

L'accent mis sur les choses joue, peut-être, contre la figure du père, laquelle se dilue sous les narratifs des objets et dont il ne reste pour les lecteurs que la silhouette d'un personnage fantomatique. Largement débattue, la question anthropologique de l'autorité et de la représentation est ici soulevée par la préposition *de* dans le titre de l'ouvrage ; ce « de » faisant référence au « je » anthropocentrique et possessif des choses. Les images n'ont pas été assemblées au hasard par Gondran et démontrent à quel point ces objets sont sélectifs et dominés par des souvenirs personnels. Ses images témoignent d'une sélection se référant, métaphoriquement, à des qualités incarnées des objets ; la beauté (la photo de mariage), la fonction (le couteau de cuisine, la pince d'électricien), l'intime (le carnet, le cahier) ou le secret et le caché (le revolver). Il semble y avoir, dans l'obsession de l'explication, du placement des objets dans un contexte culturel spécifique les fixant dans leur usage, un but qui empêche la puissance évocatrice de l'imagination sur les multiples possibilités interprétatives que les objets nous offrent. L'ouvrage nous laisse ainsi un dernier dilemme : est-il possible de penser les objets au-delà de leur fonction, de leur appartenance et du rôle qu'ils ont joué à un moment donné ? Bref, est-il possible de s'abstraire du « discours » (Olsen 2013) ?

L'ouvrage *Les objets de mon père* est un court essai offrant, par un regard photographique personnel, un argument profond dirigé à un lectorat curieux des mondes matériels qui nous entourent et des formes de représentation que nous établissons avec eux. Les photographies et le texte nous invitent à réfléchir à l'histoire culturelle des choses et à ce qui nous y attache. C'est un exercice nécessaire pour s'interroger sur ce que chacun de nous laissera à la postérité ; une question qui hante, vraisemblablement, notre compréhension du temps et de l'humain.

Références

- DASSIÉ V., 2010, *Objets d'affection. Une ethnologie de l'intime*. Paris, CTHS.
- MILLER D., 2009, *Stuff*. Cambridge, Polity Press.

OLSEN B., 2013, *In Defense of Things. Archaeology and the Ontology of Objects*. Lanham, Altamira Press.

Francisco Rivera

The Archaeology Centre, University of Toronto, Toronto, Ontario, Canada
Instituto de Investigaciones Arqueológicas y Museo, Universidad Católica del Norte
San Pedro de Atacama, Chile

BYL Cédric, Aïko CAPPE, Frédéric LAUGRAND, Nicolas LOODTS et Lionel SIMON (dir.), 2023, *Anthropologie du végétal. Volume 1. Au-delà du plantationocène, le polymorphisme des plantes. 207 p. Volume 2. L'ontologie flottante du végétal et la plante ambassadrice. 247 p.* Louvain-la-Neuve, Éditions Academia.

L'Anthropologie du végétal est un ouvrage collectif composé de deux volumes, de neuf et dix chapitres respectivement, qui se consacrent, dans une perspective anthropologique et ethnographique, aux dimensions ontologiques des interrelations qui se tissent entre l'humain et le végétal.

Bien que les travaux en ethnobotanique offrent une base solide pour comprendre l'attention que l'anthropologie porte au végétal depuis au moins soixante ans, les éditeurs mettent rapidement de côté cette riche documentation, préférant ancrer les contributions de l'ouvrage dans ce qu'ils appellent le moment de basculement dans les manières de penser le végétal. Ce basculement fait référence au tournant ontologique opéré dans les sciences sociales à partir des années 2000, et « où les plantes — et plus généralement ce qui est convenu d'appeler les “non-humains” — [font] l'objet d'une attention nouvelle, et [suscitent] l'emploi de catégories d'analyse jusqu'alors cantonnées à la sphère sociale des humains » (p. 5). Imbriqué à la critique de la scission entre nature et culture (Descola 2005), ce renouveau épistémologique permet d'extraire les végétaux de la passivité qui leur est conférée par l'ontologie naturaliste pour les élever au rang d'acteurs des relations et des sensations qu'ils suscitent. C'est à travers ces considérations que les auteurs situent le développement du champ de l'anthropologie du végétal, auquel ils contribuent de manière ingénieuse.

D'abord, les éditeurs et les auteurs optent pour une approche cosmopolitique des rapports au végétal, émancipée de l'ontologie naturaliste qui assimile le cosmos à une matière inanimée, déterritorialisée et sans puissance d'agir. Cette approche implique d'appréhender les relations humano-végétales à travers leurs interdépendances avec des entités terrestres ou « en suspension » dans l'air et l'espace, pour reprendre l'expression de Julie Laplante (vol. 1, chapitre 7, p. 169). Ainsi, Dusan Kazic (vol. 1, chapitre 3) fait voir comment les paysans français se font partenaires des cycles lunaires pour faire croître leurs cultures dans les conditions les plus optimales. De son côté, Anne-Marie Colpron (vol. 2, chapitre 3) explique

comment les *onányá* d'Amazonie occidentale intensifient leur pouvoir chamanique par « des pratiques corporelles radicales et commensales à la forêt » (p. 79) impliquant de se faire parent d'esprits logés dans les arbres.

En liant la question végétale à celle des manières d'habiter et de concevoir le monde, les auteurs ficèlent judicieusement les 19 chapitres de ces deux volumes, bien que leur orientation théorique et empirique diffère. C'est notamment à travers l'anthropologie des techniques (Masseaux), l'anthropologie du travail (Kazic), l'anthropologie économique (Afoutou), l'ethnographie des forêts (Cappe) et les études d'« écologies affectives » (Hall) que le lecteur en apprendra plus sur les relations matérielles et sensibles qui lient les humains aux végétaux endémiques (Byl) et domestiqués (Crépeau), des champs (Loodts) et des laboratoires (Laplante), en passant par les espaces urbains (Pée) ou les écoumènes forestiers (Laugrand et Laugrand). Cette variété apporte sans contredire une richesse à l'ouvrage.

Pour donner une structure à l'ensemble des contributions rassemblées, ces dernières sont regroupées en deux thématiques de recherche, une pour chaque volume. Le premier volume se focalise sur les relations entretenues par les populations autochtones et paysannes avec les plantes et les cultures agricoles, soit celles historiquement liées à la plantation et à ses contextes aliénants (colonialisme, productivisme, extractivisme, etc.). Des chapitres sont notamment consacrés aux sociabilités plus qu'humaines des économies de canne à sucre (Masseaux), du maraîchage (Loodts) et du café (Cikuru). Le deuxième volume se penche plus largement sur les manières dont les forêts, les plantes herbacées et ligneuses, « qu'elles soient appréhendées comme des individualités pensantes ou comme les agents au service d'interactions avec les esprits » (Simon, vol. 2, chapitre 6, p. 147), se servent des sens du corps humain comme médium de communication et de connexion avec l'humain. Il est notamment question de l'odeur des arbres et des esprits (Laugrand et Laugrand), du goût de la boisson de l'ouverture *Ilex guayusa* (Crépeau) et de l'ancestralité des pins colonnaires, dont la vie précède le regard humain (Byl). Ces thématiques ont l'avantage d'offrir des points de repère pour circonscrire ce vaste champ de recherche.

Des questions demeurent en suspens à propos de la décision de subdiviser l'ouvrage en deux volumes, considérant que le lecteur trouvera de profondes résonances entre toutes les contributions. Ainsi, la reconnaissance des « ontologies relationnelles » (Laporte, vol. 2, chapitre 4, p. 89) dans la constitution des solutions scientifiques pour agir contre les crises écologiques majeures affectant l'habitabilité de la planète est une préoccupation qui traverse l'ensemble de l'œuvre. Les volumes comptent respectivement 207 et 247 pages. Il aurait donc été envisageable de produire un livre unique, d'autant plus que les introductions et les conclusions sont communes aux deux volumes. Sur ce dernier point, il faut souligner le format original des conclusions, qui regroupent les commentaires critiques du philosophe Quentin Hiernaux (vol. 1, chapitre 8 ; vol. 2, chapitre 9) et de l'agronome Pierre-Joseph Laurent (vol. 1, chapitre 9 ; vol. 2, chapitre 10). Ces derniers apportent un autre éclairage — à partir des « marges muettes du naturalisme » (Hiernaux, vol. 2, chapitre 9, p. 235) — des façons de préciser l'identité de l'anthropologie du végétal. Une conclusion propre à chaque volume aurait permis de valider la décision de diviser l'ouvrage en deux.

En bref, cet ouvrage est un incontournable pour les anthropologues intéressés par la question végétale. Il faut toutefois préciser que le lecteur n'y trouvera pas de problématisation ancrée dans la perspective de l'écologie politique, qui participe aussi au chantier foisonnant de l'anthropologie du végétal (Fleming 2017 ; Argüelles et March 2022).

Références

- DESCOLA P., 2005, *Par-delà nature et culture*. Paris, Gallimard.
- FLEMING J., 2017, « Toward Vegetal Political Ecology: Kyrgyzstan's Walnut-Fruit Forest and the Politics of Graftability », *Geoforum*, 79, 26-35.
- ARGÜELLES L. et H. MARCH, 2022, « Weeds in Action: Vegetal Political Ecology of Unwanted Plants », *Progress in Human Geography*, 46, 1 : 44-66.

Nakeyah Giroux-Works
Centre de recherche sur le futur des villes
Université d'Ottawa, Ottawa (Ontario), Canada

LEQUIN Mathilde et Albert PIETTE (dir.), 2022, *Dictionnaire des anthropologies*. Paris, Presses universitaires de Paris Nanterre, 1074 p.

Cet ouvrage intrigue au point de départ. Une longue liste de noms d'anthropologues, de philosophes, de sociologues, de littéraires, de psychanalystes, et autres scientifiques et leurs notices rédigées par des spécialistes. Un ouvrage d'anthropologie qui n'en serait pas un ? Pas tout à fait, et c'est pourquoi il est important d'en parler, et qui plus est, dans une revue d'anthropologie.

Les auteurs souhaitaient contribuer au savoir en proposant ce dictionnaire exceptionnel, car jamais personne ne s'y était risqué à ce jour. À la frontière de l'anthropologie, de la philosophie et de l'histoire des sciences, nombre de spécialistes ont écrit sur des figures marquantes de l'anthropologie (Boas, Levi-Strauss, Devereux, Leroi-Gourhan, Bateson, etc.), de la sociologie (Mauss, Goffman, Luhmann, etc.), de la philosophie (Arendt, Derrida, Deleuze, etc.), pour ne citer que ces exemples.

L'anthropologie qui est ici pratiquée est celle de l'anthropologie philosophique, soit l'exercice de mettre en évidence, pour chaque intellectuel convié, son anthropologie au sens de la manière dont le sujet humain se présente implicitement ou explicitement dans son œuvre. On parle d'une anthropologie qui ouvre sur une réflexion sur l'humain et ses caractéristiques :

Faire découvrir ou redécouvrir la variété des conceptions de l'être humain issues de différentes traditions intellectuelles, de la philosophie et des sciences humaines et sociales aux sciences naturelles de l'Antiquité gréco-romaine ou chinoise à la Renaissance et à l'époque contemporaine.

p. 6

C'est pourquoi cette pluralité de visions ne conduit pas à une, mais à des anthropologies, au sein desquelles des auteurs de différentes disciplines sont placés au même rang que les anthropologues. L'humain reste toujours au centre de l'attention et des configurations. Chaque

entrée ne suit pas obligatoirement la biographie de l'auteur, mais plutôt « restitue la mise en scène de l'humain qui se dégage de l'œuvre » (p. 7). Au travers de tous les domaines de la vie sociale et d'un large éventail d'intellectuels, un paysage de la pensée — des pensées — s'anime et offre une vision extrêmement intéressante des anthropologies en présence dans cet ouvrage. La lecture des notices (composées d'une dizaine de pages chacune) est agréable, et malgré la difficulté du sujet, les textes présentent un grand souci de lisibilité et sont accessibles tant aux collégiens qu'aux universitaires ; chacune comprend une courte liste de références essentielles. De fureter dans ce dictionnaire donne le goût de lire, de connaître, de comparer les propositions de plus d'une centaine d'auteurs et autrices de l'Antiquité ou plus près de nous, au XX^e siècle. L'anthropologie se trouve décentrée par effet de mise à distance et de comparaison, tout en contribuant à sa propre pluralisation.

Quelques commentaires de fond méritent ici d'être faits, moins en tant que reproche que dans l'intention de proposer quelques pistes de réflexion. Il fallait certainement déposer une première pierre dans ce type de projet d'anthropologie philosophique pour que des suites se fassent peut-être. La première pierre est ce dictionnaire de 1074 pages.

Il aurait été intéressant de connaître le mode de sélection des auteurs choisis dans un si large bassin disciplinaire. Cela aurait permis de mieux comprendre la sélection retenue — comment fut formé cet ensemble philosophico-anthropologique ? — et ainsi d'expliquer, inévitablement, les personnes absentes. Les directeurs ont eu le souci d'inclusion d'un certain nombre de femmes (Arendt, de Beauvoir, Weil), de non euro-américains d'origine (glissant toutefois un auteur « français »), mais on note la rareté plus que l'abondance des choix effectués. De centrer tout le projet sur ces conceptions de l'humain fait passer outre toutes les questions actuelles sur le rapport des humains aux non-humains. Enfin, la pluralité dont il est question reste largement euro-américaine, voire européenne. On ne sent pas vraiment l'influence des perspectives issues du Sud global, et plus largement, l'appel à la « décolonisation des savoirs ». Peut-être les responsables ont-ils jugé ces considérations trop éloignées de leur projet central ? Toutefois, comme on appelle à une pluralité d'anthropologies, ces considérations, ne serait-ce que portées par quelques invités supplémentaires, auraient eu leur place.

Au-delà de l'intention des auteurs, il faut situer ce livre important dans le registre du travail de pluralisation à l'œuvre dans de nombreuses sociétés. Les initiatives soutenues par les anthropologies du monde en sont soit cette démonstration de la co-existence de plusieurs anthropologies au sein de la discipline (de l'Argentine en passant par Tokyo, sans oublier Haïti), de plusieurs courants de déconstruction des humanismes par la critique des constructions de sexe/genre, de corps, d'origine, etc., de redéfinitions des rapports humains/non-humains. Si l'anthropologie se pluralise de l'intérieur, elle a aussi sa place dans cette présentation originale des « humanités » qui vient à son tour défaire le mythe de « l'unité de l'homme » ainsi que l'entendait un certain Edmund Leach.

Francine Saillant
Département d'anthropologie
Université Laval, Québec (Québec), Canada

LEVAIN Alix, Hélène ARTAUD, Émilie MARIAT-ROY et Frédérique CHLOUS, 2023, *Elusive Partners: Contemporary Anthropological Perspectives on Marine Species*. Paris, Publications scientifiques du Muséum, coll. « Natures en sociétés », 259 p.

Elusive Partners: Contemporary Anthropological Perspectives on Marine Species est le résultat du séminaire de recherche *Maritimit  s* tenu entre 2016 et 2022 au Muséum national d'Histoire naturelle (MNHN). Cet ouvrage collectif en anglais, dirigé par Alix Levain, Hélène Artaud, Émilie Mariat-Roy et Frédérique Chlous, réunit les travaux de chercheurs francophones et se propose d'aborder certains enjeux contemporains relatifs aux rapports que les humains entretiennent aux vivants marins. Invasions biologiques, proliférations, exploitations, circulations et enfermements du vivant, conservation et conflits d'usage, sont autant de problématiques qui permettent d'explorer les dimensions politiques, cosmologiques ou encore épistémiques de ces configurations relationnelles.

Agrémenté de nombreuses illustrations qui font l'une des spécificités de la collection *Natures en sociétés*, l'ouvrage nous plonge dans le flot des disciplines et des approches adoptées par les auteurs. Navigant entre l'anthropologie et la sociologie des sciences et des savoirs, l'histoire, en passant par l'archéologie et l'anthropologie cognitive, le livre fait coexister dans ses pages une variété de pistes méthodologiques et épistémologiques. C'est d'ailleurs l'un de ses intérêts majeurs : la profondeur historique, la portée comparative et l'interdisciplinarité que lui insufflent les diverses contributions entrent en résonance avec ce qui préoccupe, au-delà de la mer, nos sociétés anthropoc  niques, où les controverses s'articulant autour d'une frontière nature/culture à géométrie variable se multiplient.

Cet ouvrage intéressera ainsi autant les anthropologues et les spécialistes des sciences sociales que les experts, les gestionnaires, les biologistes ou plus généralement le grand public en manque de repères tant les conflits portant sur la mer et ses vivants semblent inextricables. Prenons l'exemple français des captures accidentelles de dauphins, problématisées par différentes associations et ONG, ayant conduit, en hiver 2024, à l'arrêt des activités pendant un mois dans le golfe de Gascogne pour plusieurs métiers de la pêche. Deux contributions permettent de contextualiser la complexité de cette controverse impliquant aujourd'hui p  cheurs, acteurs associatifs, scientifiques, experts, politiques, tribunaux, etc.

L'historien de l'environnement spécialiste de la Méditerranée moderne et contemporaine, Daniel Faget, esquisse une archéologie des représentations et des relations des sociétés côtières nord-méditerranéennes aux dauphins et aux marsouins. Si les espèces marines sont source de peur et de nuisance à l'époque moderne, elles se défont, avec la désacralisation et le d  enchantement du monde, de leur image de monstres diaboliques.    partir du XVIII  e siècle, pour les p  cheurs en particulier, dauphins et marsouins ne relèvent alors plus du malin et deviennent des concurrents sans valeur marchande dans l'appropriation de ressources ichtyennes se faisant rares. Ceux-ci étant devenus nuisibles, plusieurs initiatives de destruction massive des cétacés verront ainsi le jour au cours du XIX  e siècle. Ce n'est qu'avec les Trente Glorieuses, la démocratisation de la mer, l'exploration des fonds et des écosystèmes marins, leur mise en visibilité médiatique, le souci et l'émotion qu'ils suscitent, que les mammifères marins deviennent les ambassadeurs de la nature que l'on connaît. Daniel Faget invite ainsi à penser la dialectique entre pratiques d'acteurs divers — exorcismes de dauphins réalisés

par des prêtres, torpilleurs chargés de tirer sur les mammifères par la marine militaire — et représentations sociales pour mieux saisir l’ambiguïté de nos relations aux espèces marines, aimées, honnies, exploitées, négligées.

Dans un registre davantage ethnographique, Véronique Servais, anthropologue de la communication et des interactions humains/animaux, vient prolonger cette réflexion à partir du cas du quotidien des soigneurs et des dauphins d’un delphinarium. Celui-ci est inséré dans un réseau de parcs où, pensés et gérés comme réservoirs de gènes, les dauphins circulent à des fins de conservation et sont mis en spectacle. Par sa conception gestionnaire des mammifères marins, le delphinarium impose aux soigneurs et aux dauphins un travail émotionnel pour supporter les séparations à répétition. Or, les soigneurs, en interaction et par leurs pratiques, conçoivent et façonnent les dauphins comme partenaires capables de réponse dans l’établissement d’une relation de confiance qui sert une relation de travail efficace. Il s’agit donc d’être affecté et d’affecter pour s’ajuster mutuellement dans des interactions que Véronique Servais déplie à travers une approche relationnelle des affects et qui pose l’animal comme sujet dans l’interaction.

En ce sens, comme le font ses interlocuteurs en créant le cadre relationnel qui permet de considérer les actions des dauphins comme commentaires de leurs actions, elle indique une piste possible pour penser les méthodologies de l’ethnographie et de l’anthropologie multispécifique (Swanson 2017) ou de la sociologie des relations anthropozoologiques (Michalon *et al.* 2016). C’est ce qu’invite également à faire Anne Di Piazza à partir d’une analyse des similarités et des différences dans les outillages perceptifs, les apprentissages et les expériences de navigateurs micronésiens et d’oiseaux migrateurs, dont les compétences de navigation et d’orientation ont fasciné tant l’anthropologie que les sciences naturelles et cognitives. Nous encourageant à penser la continuité entre humains et non-humains, l’anthropologue océaniste oblige à poser la question des conditions et de la manière dont l’anthropologue peut se saisir de connaissances habituellement extérieures à son champ d’expertise pour enrichir son ethnographie des relations au vivant. Comme si Anne Di Piazza avait accepté de partir des intuitions de ses interlocuteurs de Kiribati (Di Piazza 2005), si prompts à s’inspirer des oiseaux pour parler d’eux-mêmes et à adopter leur point de vue pour en acquérir les compétences, pour troubler les partages disciplinaires et les frontières du savoir anthropologique.

L’ouvrage permet donc de démêler certaines situations où savoirs, catégorisations et acteurs en quête de légitimation se bousculent et nécessitent de la méthode pour en saisir les enjeux — comme le font particulièrement bien les contributions de Sergio Dalla Bernardina, Alix Levain et Florence Ménez sur les algues —, mais sert aussi de riche source d’inspiration méthodologique et épistémologique pour aborder, à terre comme en mer, les relations humains/vivants. Enfin, *Elusive Partners* répond à un vide dans la littérature anthropologique francophone portant sur les relations aux espèces marines. De plus, faisant le pont, à travers l’usage de l’anglais, entre cette littérature et la littérature anglo-saxonne ayant faiblement investi ces objets, il ouvre des perspectives de collaboration intéressantes entre les anthropologies maritimes (Artaud 2018) francophone et anglophone.

Références

ARTAUD H., 2018, « Anthropologie maritime ou anthropologie de la mer ? », *Revue d’ethnoécologie*, [en ligne], 13.

- DI PIAZZA A., 2005, « L’oiseau, cet animal si bavard... », *Journal de la Société des Océanistes*, [en ligne], 120-121.
- MICHALON J., A. DORÉ et C. MONDÉMÉ, 2016, « Une sociologie avec les animaux : faut-il changer de sociologie pour étudier les relations humains/animaux ? », *SociologieS*, [en ligne], Dossier : Sociétés en mouvement, sociologie en changement, décloisonner la sociologie.
- SWANSON H. A., 2017, « Methods for Multispecies Anthropology: Thinking with Salmon Otoliths and Scales », *Social Analysis*, 61, 2 : 81-99.

Alessandro Vacca
Centre d’anthropologie culturelle
Faculté de Sciences humaines et sociales
Université Paris Cité, Paris, France

**MEINTEL Deirdre (dir.), 2022, *La pluralité religieuse au Québec*.
 Montréal, Presses de l’Université de Montréal, 112 p.**

La pluralité religieuse au Québec est un ouvrage de synthèse des travaux ethnographiques menés sous la direction de Deirdre Meintel entre 2006 et 2015 à Montréal, au Saguenay–Lac-Saint-Jean, en Estrie, dans les Laurentides et Lanaudière, avec une équipe qui a compté, au fil des ans, plus de quarante étudiants diplômés. Au total, quatre-vingt-un groupes religieux ont fait l’objet d’études en profondeur, « qui consistaient en plusieurs mois d’observation participante lors d’activités religieuses et non religieuses, des entretiens formels avec un ou plusieurs leaders et au moins trois membres, ainsi que des entretiens plus informels » (p. 10). Parmi ceux-ci, on compte des religions traditionnelles (catholicisme, protestantisme, islam, hindouisme, etc.) et de nouvelles spiritualités (druidisme, Wicca, yogisme, etc.). Un premier chapitre (« Chapitre 2 », Deirdre Meintel et Géraldine Mossière) présente les grandes mutations du religieux contemporain, un deuxième chapitre (« Chapitre 3 », Deirdre Meintel et Géraldine Mossière) se penche sur le thème de la mobilité religieuse (déplacements, conversions, pratiques), un troisième chapitre (« Chapitre 4 », Deirdre Meintel, Géraldine Mossière, Josiane Le Gall et Guillaume Boucher) approfondit les pratiques religieuses liées à la guérison et au bien-être, tandis qu’un dernier chapitre (« Chapitre 5 », Claude Gélinas, Deirdre Meintel et Daniela Moisa) considère la religion et la pluralité religieuse sous l’angle des rapprochements interculturels qu’elles favorisent. Nous restituerons puis discuterons la logique argumentative d’ensemble de l’ouvrage plutôt que la chronologie de ses chapitres.

Selon les auteures et auteurs, l’étude de ces terrains donne à voir plusieurs « mutations du religieux » dont « les causes profondes affect[ent] [...] la plupart des sociétés humaines » (p. 25). En premier lieu, l’accès à Internet permet à des groupes minoritaires de faire communauté en ligne, à des groupes majoritaires de diffuser et de bonifier leur offre religieuse, tout en donnant accès à une diversité plus grande de traditions et de pratiques

religieuses, y compris la possibilité de s'y convertir ou d'en adopter certains éléments. En deuxième lieu, la mobilité internationale (migration, déplacement, séjour) favorise elle aussi la découverte et la fréquentation d'un nombre diversifié de traditions et de pratiques religieuses, tout en augmentant l'intérêt pour certaines d'entre elles (pèlerinage). Dans les deux cas, les nouvelles technologies et la mobilité internationale favorisent l'individualisation et la subjectivation du religieux, en augmentant et en libéralisant l'offre religieuse, contribuant par le fait même à élargir « la sphère d'agentivité religieuse des individus » (p. 28). Chemin faisant, les processus d'individualisation et de subjectivation constituent la trame de fond de l'ouvrage, à la fois résultat et facteur de pluralisation religieuse, que les auteures et auteurs associent plus précisément au primat du bien-être personnel (au premier chef, la guérison), à la mobilité inter-religieuse (incluant la conversion), à la créativité rituelle (dont les nouvelles spiritualités et l'hybridité religieuse) et plus largement à une préférence accordée à l'auto-qualification de « spirituel » plutôt que de « religieux », ce dernier désignant la rigidité et la fixité de l'organisation religieuse (dogme, liturgie, hiérarchie).

Dans ce « paysage religieux » mondialisé marqué par l'individualisation et la subjectivation, liées à une mobilité, une vitalité et une pluralité religieuses accrues, certaines expressions religieuses se font plus visibles que d'autres. Certes, en raison de leur nouveauté en sol québécois (immigration, conversion, hybridation), mais plus encore parce que certaines privilégient des formes plus extériorisées et ritualisées du religieux, notamment au sein de l'Islam. Cette visibilité religieuse est d'autant plus forte que la religion fait l'objet d'un « tabou » (p. 35) au Québec, en public comme en privé, notamment dans les familles, et en particulier chez les « *baby-boomers* », héritiers de l'imaginaire social de la Révolution tranquille et de la Grande Noirceur, qui fait de la religion, au prisme du catholicisme doctrinal et ostentatoire, une figure repoussoir. Les auteures et auteurs en tirent un grand constat sur, cette fois, les spécificités des mutations et du paysage religieux au Québec :

Cette combinaison entre tabou, vitalité et [in]visibilité du religieux nous semble être une caractéristique spécifique des comportements religieux au Québec, directement liée à la longue et complexe histoire que la province entretient avec l'Église catholique et plus largement avec les autorités religieuses.

p. 40-41

Autrement dit, certaines mutations religieuses observables à l'échelle mondiale en raison des nouvelles technologies et de la mobilité internationale sont accentuées en contexte québécois du fait de la critique historique du religieux public et institué. Tous ces facteurs concourent à l'individualisation du religieux et à la visibilité parfois malaisante de ses formes plus expressives et liées à une religion établie, prescriptive tout en accroissant la pluralité religieuse en valorisant le libre-choix et en dévalorisant la transmission d'un héritage religieux (possiblement critère et condition du libre-choix).

Cet ouvrage de synthèse pourrait aussi, à certains égards, être qualifié d'ouvrage introductif. Il est en effet très court (99 pages de texte), et le lecteur se trouve à plusieurs moments avide de plus de détails empiriques et de développements analytiques. Il pourrait également être qualifié d'ouvrage d'introduction à la question du pluralisme ethnoreligieux plutôt qu'au strict pluralisme religieux, tant la grille d'analyse demeure souvent celle de la « majorité sociale » et des « minorités sociales », au risque de perdre de vue leurs diversités internes (même si cette grille d'analyse est critiquée pour souligner avec pertinence la religiosité invisible de la « majorité sociale » et le poids sous-estimé des « sans religion » chez les personnes issues de l'immigration). De plus, il n'est pas certain que le pluralisme discuté

ici soit toujours synonyme de diversité. En effet, on pourrait tout aussi bien y voir différents processus d'uniformisation du religieux, car c'est bien d'individualisation et de subjectivation du religieux dont il est essentiellement question, et de ses formes convergentes de religiosité (bien-être, actes de conversion, hybridité, etc.). Cette association entre pluralisme ethnique et religieux, d'une part, et pluralisme et individualisation, d'autre part, aide peut-être à comprendre ce qui s'apparente, à la fin de l'ouvrage portant sur le vivre-ensemble, à un plaidoyer pour le modèle dit interculturel de gestion de la diversité ethnoculturelle :

Au-delà de leurs particularismes doctrinaux et de leurs formes d'expression, les groupes religieux véhiculent très majoritairement des valeurs axées sur le respect des différences et sur l'ouverture à l'autre et qui se traduisent par différentes modalités d'interaction et d'ajustement entre individus de religions et d'appartenance ethnoculturelles diverses.

p. 80

La diversité, et sa part de conflictualité entre conceptions fortes de la vie bonne, tend ici à se faire unité harmonieuse sous le chapiteau du choix individuel qui régulerait les interactions entre « majorité » et « minorités sociales ».

Chose certaine, et c'est peut-être là l'un de ses principaux mérites, cet ouvrage convainc pleinement que la religion demeure au Québec un fait de société riche et complexe, qui concerne tous les Québécois, jusque dans la singularité du tabou dont il fait l'objet.

Jean-François Laniel
Département de sociologie
Université Laval, Québec (Québec), Canada

PIETTE Albert, 2023, *Les jeux de la fête*. Paris, Édition de la Sorbonne, 301 p.

Les jeux de la fête d'Albert Piette est la seconde édition d'une thèse de doctorat datant de 1987. À l'époque, la recherche de Piette s'inscrivait dans un mouvement plutôt novateur de l'anthropologie et des sciences humaines et sociales qui s'attachait non plus à faire des ethnologies des autres, lointaines, et de l'exceptionnel, mais des ethnologies du proche et du quotidien. En ce sens, le jeune anthropologue avait choisi de s'intéresser à des formes rituelles non religieuses, des fêtes, de Wallonie en Belgique. Ce travail novateur maintient aujourd'hui toute sa pertinence.

Cette réédition s'ouvre avec une préface où l'auteur positionne cette ethnographie comme le point de départ des réflexions qui l'ont accompagné le long de sa carrière académique sur « les détails de la présence » humaine dans des contextes collectifs sur la minimalité et du « comportement minimum d'insertion » qu'il développera dans de futurs ouvrages (2003, 2009, 2011). Cette intuition première de l'anthropologue, même si elle n'est pas ouvertement posée dans la suite de l'ouvrage, permet de saisir l'importance que l'auteur

donne aux pratiques et comportements qui témoignent de la vie quotidienne des participantes et des participants, des décalages et des extractions individuels malgré l'intensité des phénomènes collectifs que sont les fêtes.

Au carrefour de la linguistique, de la sociologie et de l'anthropologie, cette intuition lui permet de complexifier les interprétations structuralistes (Durkheim 1968) ou astructuralistes (Caillois 1972 ; Duvignaud 1973) qui dominaient l'anthropologie à propos du phénomène festif (comme célébration ou phénomène anomique) pour « figurer la réalité fluide de la fête, qui réunit des aspects contraires enchevêtrés » (p. 273).

L'hypothèse qui traverse son livre est qu'une fête, que son cadre référentiel repose sur un objet fictionnel ou non, est un espace-temps interstitiel entre l'exceptionnel et le quotidien qui s'actualisent selon deux classes de comportements que l'auteur intègre dans un double système rituel. Le premier se rapporte aux rites idéaux (relatif au signifié référentiel et des comportements très codifiés) et le second, aux rites secondaires (pratiques signifiantes qui mettent à distance le signifié) qui permettent aux participantes et aux participants de réinterpréter le signifié référentiel sur le mode ludique ou sérieux. Pour explorer les rites initiaux, Albert Piette observait ces pratiques et comportements qui unifiaient le narratif d'une fête (compétences, statuts, costumes, performances et déroulement officiels) alors que pour explorer les comportements et pratiques se rapportant aux rites secondaires, l'auteur s'est intéressé au déroulement de la fête comme elle se fait réellement. Il a donc donné une grande importance à des gestes et des pratiques aussi « minimales » que de fumer une cigarette pendant un cortège, des arrêts au café ou de la présence de publics.

C'est la qualité de l'ethnographie et l'attention minutieuse portée à cette seconde classe de comportement qui fondent l'originalité et la pertinence actuelle de cette thèse. À partir de participations à six fêtes wallonnes annuelles, d'entrevues semi-dirigées pendant, mais surtout avant et après les temps officiels des fêtes, et d'une analyse minutieuse de documents secondaires, l'auteur montre toute l'importance de ces micro-gestes, pratiques et comportements qui relèvent du quotidien et qui permettent aux participantes, aux participants et aux publics de « brouiller », de mettre à distance, de s'extraire de la lourdeur du signifié référentiel qui justifie l'existence d'une fête. L'intervalle festif se définit donc à la fois par le rapport que la fête entretient avec le quotidien, le surplus énergétique de celle-ci par rapport à celui-là, comme moment de réversibilité sans conséquence dans la vie des participantes et des participants (Rivière 1982), mais également cet incessant mouvement entre rites idéaux (ensembles des règles et contraintes qui organisent la « nature » de la fête) et rites secondaires.

Cette enquête nous amène donc à suivre l'exploration historique, la description minutieuse et l'analyse rigoureuse de deux carnivals — qu'il classe dans la catégorie des fêtes fictionnelles —, celui de Binche et le carnaval de Stavelot, et de trois fêtes non fictionnelles : le Gôûter matrimonial à Écaussinnes, la fête du Travail de Charleroi et la Fête de la Wallonie à Namur. La troisième partie se concentre sur une seule et même fête, qui rejoue des éléments des fêtes fictionnelles et non fictionnelles — le combat rituel de Saint-Georges et du dragon à Mons — et permet de confronter les différentes observations et conclusions qui ont précédé. Toutes ces fêtes sont toujours célébrées aujourd'hui malgré une pause pendant la période de la pandémie de covid-19.

Finalement, dans la vaste littérature des écrits sur la fête, Piette trace par cette ethnographie une troisième voie qui permet de rendre compte, en même temps et dans les mêmes espaces, de deux trajectoires qui jusque-là s'opposaient pour penser les fêtes, à savoir

leur fonction de célébration du social et leur puissance anti-structurale. Il permet également de sortir de l'opposition binaire entre l'exceptionnalité de la fête et la banalité du quotidien pour montrer les intrications et interactions entre ces deux régimes de la vie humaine.

Dans l'ensemble, cet ouvrage d'une richesse descriptive et analytique certaine nous permet d'explorer six fêtes avec une finesse conceptuelle et une approche dialectique complexe, et donne des pistes d'analyse et méthodologiques vers des recherches qui explorent des formes folkloriques contemporaines. Je pense notamment qu'une exploration de ces registres peut permettre d'outiller et d'ouvrir vers des pistes de réflexion pour les chercheuses et les chercheurs qui explorent les fêtes contemporaines à partir des affects qu'elles génèrent et qui sont générés par les pratiques festives (Avis-Ward 2022 ; García-Mispireta 2023 ; Goldman 2010 ; Hemment 2004).

Références

- AVIS-WARD D., 2022, « Moments of Connection as Means of Survival », *Dancecult: Journal of Electronic Dance Music Culture*, 14, 1 : 39-59.
- BLANCHOT M., 1983, *La communauté inavouable*. Paris, Les Éditions de Minuit.
- CAILLOIS R., 1972, *L'homme et le sacré*. Paris, Gallimard.
- DURKHEIM É., 1912, *Les Formes élémentaires de la vie religieuse*. Paris, Quadrige-PUF.
- DUVIGNAUD J., 1973, *Fêtes et civilisations*. Genève, Éditions Weber.
- , 1986, *Hérésie et subversion essais sur l'anomie*. Paris, La Découverte.
- GARCÍA-MISPIRETA L. M., 2023, *Together, Somehow. Music, Affect, and Intimacy on the Dancefloor*. Durham, Duke University Press.
- GOLDMAN D., 2010, *I Want to Be Ready. Improvised Dance as a Practice of Freedom*. Ann Arbor, University of Michigan Press.
- HEMMENT D., 2004, « Affect and Individuation in Popular Electronic Music » : 76-94, in I. BUCHANAN et M. SWIBODA (dir.), *Deleuze and Music*. Edinburg, Edinburgh University Press.
- NANCY J.-L., 1986, *La communauté désœuvrée*. Paris, C. Bourgois.
- PIETTE A., 2003, *Le fait religieux : une théorie de la religion ordinaire*. Paris, Économica.
- , 2011, *Fondements à une anthropologie des hommes*. Paris, Hermann.
- PIETTE A. et F. CLÉMENT, 2009, *L'acte d'exister. Une phénoménographie de la présence*. Marchienne-au-Pont, Socrate Éditions Promarex.
- RIVIÈRE C., 1982, « À quoi servent les rites séculiers », *Social Compass*, 29, 4 : 369-387.

Charlet Brethomé
Faculté de communication
Université du Québec à Montréal, Montréal (Québec), Canada

SAILLANT Francine, 2023, *Petite*. Louvain-la-Neuve, Éditions Academia, coll. « Ethnopoetik », 212 p.

« Il y eut une fois Quelqu'un qui pouvait regarder le même spectacle ou le même objet, tantôt comme l'eût regardé un peintre, et tantôt en naturaliste ; tantôt comme un physicien, et d'autres fois, comme un poète, et aucun de ces regards n'était superficiel. » C'est ce qu'écrit Paul Valéry à propos de Léonard de Vinci dans sa préface aux *Carnets* (1942 : 7).

Tenir et maintenir une double compétence est rare et difficile. C'est un défi de *Petite*. Francine Saillant et son éditeur présentent ainsi ce livre :

Petite, une enfant exploratrice, se frotte aux énigmes d'une quête qui ne semble jamais ne pouvoir s'achever. Elle circule de manière ludique et imprévisible au travers de mondes successifs. Ces récits poétiques prennent un caractère méditatif sur l'état du monde actuel. Derrière les récits de *Petite* se cache un traité simplifié d'anthropologie.

L'auteure, qui n'en est pas à ses premiers essais dans le dialogue avec l'art, m'a laissé ces précisions dans un courriel :

Pour ma part, ce fut une aventure extraordinaire que de laisser venir les images (en marchant) pour chaque récit, d'écrire autour de cette succession d'images sans décider à l'avance d'un dénouement. Comme le lecteur, j'ai suivi *Petite*. La seule consigne que je me donnais est celle du thème qui me servait de fil conducteur. Et aussi ce ton mi-poétique, mi-philosophique à portée anthropologique.

Tout au long du livre particulièrement soigné, jalonné par des dessins de l'auteure, il est question de *Petite*, de ses voyages fantastiques, mais aussi, avec délicatesse et étonnement, de Dieu, du savoir, de la nature, des êtres, des relations et de la solitude.

Il me semble important de mentionner dans une revue d'anthropologie un tel livre qui permet de penser ou de repenser les liens entre l'anthropologie et l'art. Ils sont divers. Celui-ci peut constituer un objet d'études, un « terrain » — ainsi, l'anthropologie de l'art, l'ethnographie des processus de création. Ce n'est évidemment pas dans cette direction que va *Petite*. Il y a un autre lien : choisir l'art, des œuvres en particulier, pour réfléchir sur l'anthropologie, questionner celle-ci, lui ouvrir d'autres thèmes de recherche. Ce n'est pas non plus cette direction que *Petite* propose. Bien sûr, les supports utilisés dans l'art sont aussi utilisés en anthropologie. Le plus important et le plus évident d'entre eux est l'écriture. Il y a également le film, la photographie, le dessin. L'exigence de l'artiste et de l'anthropologue est différente. Peu importe, diront certains, la « qualité » de l'écriture ou de l'image en anthropologie, pour autant qu'elles fassent comprendre ou voir, qu'elles fournissent des données. Dans ce cas, l'anthropologue ne se dirait pas écrivain, cinéaste ou photographe. Dans d'autres cas, la dimension esthétique est très valorisée, comme dans les films qui jalonnent l'histoire de l'anthropologie visuelle — l'anthropologue se dirait alors cinéaste.

Dans ces rapports art/anthropologie, la poésie a donc aussi son mot à dire, alors qu'elle est un mode de représentation moins partagé que la prose, le film, la photo ou le dessin. L'anthropologue Renato Rosaldo (2013) l'utilise pour décrire l'expérience de la mort de son épouse, dans un livre où il est explicitement question d'anthropologie et de théorie des émotions. C'est comme si l'ethnographie pouvait aussi s'écrire en vers. Ceux-ci seraient-

ils le seul mode pour décrire une émotion ? Michael Jackson (voir l'analyse de Christopher Houston [2015] sur la poésie de Jackson) sépare son travail d'anthropologue et son œuvre poétique. C'est plutôt la configuration de *Petite*. Se pose alors la question de l'appréciation de l'écriture poétique proposée par une anthropologue. La réponse revient-elle à la critique littéraire et aux poètes en particulier : être ou ne pas être des leurs ? Mais est-ce l'objectif ? Quant à l'appréciation anthropologique, Konrad Fiedler, théoricien de l'art de la seconde moitié du XIX^e siècle, avance une réflexion radicale :

Toute forme artistique est légitime si (et seulement si) elle est nécessaire à la présentation de quelque chose qui ne peut être présenté dans aucune autre forme. Toute forme artistique est illégitime si elle se prête à la présentation de quelque chose qui peut être exprimée autrement.

2004 : 102

Formulée ainsi, l'exigence de l'art est élevée. On pourrait se contenter de mettre cette réflexion sous la forme interrogative, mais elle doit concerner d'autant plus ce que veut dire et faire l'anthropologue qui sollicite directement l'art, et la poésie en particulier. Laissons ces interrogations dans leur ouverture en vue d'un débat possible, dont *Petite* serait la médiation.

Références

- FIEDLER K., 2004, *Aphorismes*. Paris, Éditions Images modernes.
- HOUSTON C., 2015, « Neither Things in Themselves Nor Things for Us Only: Anthropology, Phenomenology, and Poetry » : 268-291, in K. RAM et C. HOUSTON (dir.), *Phenomenology in Anthropology: A Sense of Perspective*. Bloomington, Indiana University Press.
- ROSALDO R., 2013, *The Day of Shelly's Death: The Poetry and Ethnography of Grief*. Durham, Duke University Press.
- VALÉRY P., 1942, « Léonard de Vinci. Préface » : 7, in P. VALÉRY, *Les carnets de Léonard de Vinci*, 1. Paris, Gallimard.

Albert Piette
Département d'anthropologie
Université de Paris Nanterre, Paris, France